



SARINE FAREL/ICÔNE / EBP/REPERE

Multipliés Selon une étude génétique, les prédateurs arrivés dans les Alpes suisses en 1999-2000 étaient bien plus nombreux qu'on ne le croyait. Et ils cherchent à s'installer.

«Un loup rôde encore en Valais»

L'ADN EST DÉCIDÉMENT TRÈS VOLUBLE. QUAND LA RECHERCHE génétique ne désigne pas les coupables d'un viol commis il y a dix ans à Bienne, elle nous permet de reconstituer par le menu le déroulement des attaques de loups italiens sur des moutons suisses. La preuve par une enquête récente du Laboratoire de biologie de la conservation de l'Université de Lausanne qui vient de prouver que les Valaisans avaient eu raison de crier au loup durant l'été 2000. Mais qu'ils avaient totalement sous-estimé l'ampleur du problème.

En réalité, il y avait bien quatre prédateurs différents qui arpenaient les alpages d'une patte assurée quand les meilleures gâchettes embusquées dans la région d'Evølène en pistaient un seul, et qu'ils en ont probablement tiré deux.

Voilà pour les conclusions inattendues du chercheur lausannois Luca Fumagalli, qui a également décelé les traces génétiques de la présence sur le sol suisse de sept Isengrins «entre novembre 1998 et novembre 2000, alors qu'on en comptait généralement trois ou quatre sur cette période».

Au loup braconné de Reckingen, à celui qui a été écrasé par un chasse-neige au Simplon et à celui (ceux) qui a (ont) été tiré(s) par le Service de la chasse valaisan dans le val d'Hérens (et probablement à Tourtemagne), il convient désormais d'ajouter trois autres prédateurs. «Et peut-être davantage, car certains échantillons ont résisté à l'analyse», précise Luca Fumagalli.

Bientôt la meute?

Ce que ça change? Tout ou presque. D'abord, et pour l'anecdote qui fera sourire, on apprend que le Service de la chasse valaisan a tiré un loup qui n'était pas le multiré-

cidiviste des attaques sur les troupeaux de moutons condamné par Berne (ce qui ne veut pas dire pour autant que l'animal n'avait jamais avalé la moindre brebis). Le grand croqueur de moutons, baptisé «individu c» par Luca Fumagalli, a peut-être échappé aux chasseurs. Une éventualité qui doit faire frissonner tout ce que le Valais compte comme éleveurs.

Mais la principale découverte de l'enquête génétique lausannoise, c'est la présence totalement inattendue d'un aussi grand nombre de prédateurs, au même moment, sur un aussi petit territoire. «Je pense que nous avons assisté à la première tentative d'installation d'une meute de loups en Valais, une tentative très probablement accompagnée de reproduction», analyse le biologiste Jean-Marc Landry, l'auteur des récents ouvrages «Pourquoi craindre le loup» (L'Hebe, 2001) et «Le loup» (Delachaux et Niestlé, 2001). Un spécialiste qui, soit dit en passant, sort grand gagnant de la lecture de l'étude génétique, puisqu'il a toujours dit (notamment dans L'Hebdo) qu'il y avait davantage de loups en Valais qu'on voulait bien l'admettre officiellement.

Reste qu'il est difficile de parler de meute sans que l'on découvre la femelle nécessaire pour compléter le tableau. «Ce n'est pas



SARINE FAREL/ICÔNE / EBP/REPERE

août 2000. Un loup tiré non loin d'Evølène.



Janvier 1999. Un loup est écrasé par un chasse-neige, dans la région du Simplon.

parce qu'on n'a pas trouvé de signe de sa présence qu'elle n'existait pas. Elle pouvait se tenir à l'écart ou le hasard a fait que l'on n'a jamais découvert ses crottes», ajoute Jean-Marc Landry. Qui fonde également son hypothèse de la meute sur «deux-trois témoignages, comme celui d'un photographe animalier qui a observé un couple de loups et celui d'un chasseur qui affirme avoir vu un adulte en compagnie de deux louveteaux dans le val d'Héremence.»

L'hiver au soleil

Non contente de réécrire le passé, l'enquête génétique pose encore quelques questions d'actualité. A commencer par celle-ci: où sont passés les trois loups supplémentaires qui étaient là et qui n'ont plus donné signe de vie depuis l'été 2000. Trois scénarios sont envisagés. Selon le premier, les survivants sont partis en Italie ou au Tessin, où un prédateur a été aperçu quelques mois plus tard. «C'est parfaitement possible dans une zone de colonisation. Si le loup estime que son environnement est trop perturbé, il va chercher un endroit plus tranquille pour s'installer», note Jean-Marc Landry.

C'est encore le scénario privilégié par Narcisse Sepey, en tout cas pour ce qui est de l'inquiétant «individu c». Selon le patron du Service de la chasse valaisan, «les bouquetins passent l'hiver les pattes au chaud, au sud des Alpes. Je ne serais pas surpris que l'un des loups ait fait de même. Nous

savons notamment qu'un animal a mangé un chamois, à 3000 mètres, sur une route qui mène en Italie. Celui-là risque bien de revenir au printemps.»

Deuxième hypothèse: le prédateur est resté mais a changé de comportement et a limité sa consommation de moutons. «Avec le loup, tout est envisageable», répond Jean-Marc Landry, cette fois en accord avec Narcisse Sepey: «L'an dernier, nous avons constaté une attaque suspecte sur deux moutons. Il y a par ailleurs un garde-chasse qui signale régulièrement un comportement inhabituel du gibier dans sa région, ce qui indiquerait qu'un loup rôde toujours en Valais.»

Troisième et dernier scénario: il y a eu des tirs illégaux, histoire de terminer le boulot commencé par les gardes-chasse. Ce qui aurait momentanément réglé le problème. Mais pas définitivement. Car l'enquête lausannoise a surtout prouvé que le loup est sur le point d'entrer massivement en Suisse. Un retour naturel prévisible qui ne sera pas réglé par une nouvelle fête de tirs. Narcisse Sepey en est bien conscient, lui qui estime désormais qu'il «devient urgent de se mettre à table pour voir ce que nous allons faire de ces animaux».

JOCelyn ROCHAT

INFOS COMPLÉMENTAIRES SUR
www.hebdo.ch